

118

8074. 66 58.

~~Pam 72~~

LES
ÉTRENNES
DU
GÉNEVOIS
DE SAINT-OSYTH;

OU
LETTRE,
*Dans laquelle on examine le degré de con-
fiance que mérite l'Auteur du*
POUR ET CONTRE
SUR
GENÈVE.

*Thanks to Mr.***** , for the Refutation he has
provoked.*

A LONDRES:
Se vend chez W. RICHARDSON, à la Bourse Royale;
& chez J. DE BOFFE, dans Gerard-Street, Soho.

M. DCC. XCII.



L E S

Ê T R E N N E S,

&c.

PEU-ÊTRE avez-vous raison, Monsieur, dans un sens, de dire que la Lettre du Gênevois de Saint-Osyth ne demande point de réponse ; c'est en effet une maxime reconnue, " Que celui qui se sent fort d'argumens, n'a pas " recours aux injures ; " & sur-tout aux injures dégoûtantes, dont elle n'est guère qu'un répertoire abondant : il faudroit être, d'ailleurs, un lecteur bien inattentif, pour n'avoir pas remarqué qu'elle ne répond à aucun des raisonnemens du

Morning-Post; qu'elle prouve continuellement ce qui n'est pas en question: que l'ignorance vraie, ou prétendue, d'un Auteur, sur des sujets qu'il ne traite pas, ne sauroit affoiblir ses argumens à d'autres égards; & qu'enfin, le seul trait de bonne foi qu'ait laissé échapper l'écrivain, c'est de l'avoir intitulée *Lettre relative* à la précédente, sentant bien qu'il y auroit trop d'impudeur à l'appeller une *Réponse*.

Cependant, Monsieur, d'un autre côté, elle est si visiblement écrite dans le but, non *déguisé*, de rendre odieuses les intentions & la personne d'un Particulier: elle est si adroitement calculée pour en imposer aux uns, & éblouir les autres par un étalage d'érudition diplomatique, que nous croyons faire une œuvre utile, en examinant le degré de confiance que mérite ce prétendu *vrai Gênois*. Quelque peu intéressant que soit un tel examen pour le public en général, toute ame honnête qui aura lu cette outrageante provocation, se croira obligée, par la justice, de lire la réponse, & se réjouira, sans doute, que nous n'ayons pas pris ce parti d'un silence dédaigneux, qui ne convient qu'à ceux qui ont fourni une longue & glorieuse carrière; mais qui, dans tout autre cas, n'est propre qu'à encourager la calomnie, en lui persuadant qu'elle triomphe.

Il ne fera pas hors de propos de remarquer d'entrée, que le même jour (29 Octobre) qu'il parut, dans le *Morning-Post*, des Observations sur la dispute entre la France & Genève; il en parut d'autres, en défense du même système, dans le *Morning-Chronicle*: ces dernières étoient écrites en Anglois; plus faites par conséquent pour être lues dans ce pays: ce Papier de Nouvelles a, sans aucune comparaison, la préférence sur tout autre, pour les affaires du Continent: il s'envoie & se lit régulièrement à Paris: l'Auteur examinoit la partie des traités, sur laquelle notre Gènevois est si fort: Si l'amour de la vérité a guidé la plume de ce dernier, pourquoi ne s'est-il pas attaqué à cette Lettre écrite de Paris, plutôt qu'aux Observations faites à Londres? Cet adversaire n'étoit-il pas plus digne de lui, qu'une diatribe encore plus platte que criminelle, qui décèle une ignorance des faits les plus notoires, un égarement poussé jusqu'à la démence? Qu'un écrit qui fourmille d'erreurs & d'inepties de tout genre, dont il n'est pas un paragraphe qui ne présente, ou une fausseté, ou une sottise, ou une perfidie? Cet adversaire n'étoit-il pas plus digne de lui, qu'un sot qui emploie de viles ruses, une bête ridicule qui n'est pas en son bon sens, qui accumule les inconséquences & les bêtises, qui allie à tant d'ignorance & de mauvaise foi, tant d'arro-

gance & de fiel ? Un tel écrit, il semble, devrait porter avec lui sa réfutation ; un adversaire aussi méprisable devrait-il s'attendre à l'honneur d'une telle préférence ? & ne la doit-il pas au désir secret de gratifier des animosités particulières, à la démangeaison de vomir des invectives, que rien n'avoit provoquées ? Car le Gênois de St. Olyth n'appellera pas de ce nom ce que nous avons dit des Démagogues subalternes ; il est trop adroit pour avoir laissé échapper ce bout d'oreille, tout en gardant l'anonyme.

S'il nous étoit permis de le lever, ce voile de l'anonyme, notre réfutation seroit bientôt complète ; le lecteur sentiroit bientôt que nous n'avons jamais de plus cruels ennemis que ceux à qui leur conscience rappelle sans cesse leurs torts envers nous. En rapprochant la conduite & les discours des mêmes personnes, à diverses époques, il nous seroit facile d'exciter l'indignation publique ; mais pourquoi léverions-nous un voile qui ne cache que des turpitudes ? Si le stile aigre, le langage impérieux, le ton de suffisance ; si l'ironie amère de l'écrit que nous nous sommes imposé la tâche d'examiner, n'en a pas décelé les différens auteurs ; s'ils ne se sont pas trahis par cette prétention à la supériorité, qu'on leur accorderoit avec moins de peine, s'ils

l'usurpoient avec moins d'arrogance, nous nous contenterons de leur demander de quel droit ils nous reprochent l'anonyme en le gardant eux-mêmes ? Nous proposerons à M. de St. Olyth les alternatives suivantes : “ Ou vous êtes un
 “ de ces Démagogues que nous avons dépeints ;
 “ & alors ces complimens outrés, que, tout d'un
 “ coup, vous vous avisez de faire à des Magif-
 “ trats, que si long-temps vous avez vilipendés,
 “ doivent vous rendre justement suspect ; ou,
 “ vous êtes un Aristocrate Gènevois ; & dans ce
 “ cas, permettez-nous de nous défier des éloges
 “ dont vous vous accablez vous-même ; ou vous
 “ n'êtes ni l'un ni l'autre ; & dans cette suppo-
 “ sition, il est donc vrai que, sans provocation
 “ quelconque, vous aimez insulter, personifier,
 “ calomnier, poignarder ! Grand bien vous
 “ fasse ! Ne disputons pas des goûts : il est
 “ bien des animaux qui aiment vivre dans l'eau ;
 “ d'autres dans l'air ; d'autres dans la fange :
 “ chacun choisit son élément ; l'injure est le
 “ vôtre : encore un coup, grand bien vous
 “ fasse ! ”

Mais comme les injures, & les réponses que, à regret, nous sommes forcés d'y faire, ne sont pas des preuves, examinons plus en détail cette puissante réfutation, prônée avec tant d'emphase

par ses auteurs premièrement, & ensuite par ces criaillleurs subalternes, qui viennent répéter dans les cafés la leçon qu'ils ont apprise.

Les intentions du Gènevois qui avoit inséré ses réflexions dans le *Morning-Post*, y sont d'abord attaquées. *On ne sauroit, dit-on, supposer à aucun Gènevois, un degré suffisant de perversité pour, dans un temps où aucune passion n'est excitée, consacrer sa plume à justifier, par un écrit public, une agression aussi injuste que violente, dont sa patrie est l'objet.* Aucune passion n'étoit excitée ! Vous apprécierez, Monsieur, le patriotisme d'un homme, qui, lorsque sa patrie est sur le point de périr par les intrigues d'une hydre politique toujours renaissante, ne sent aucune passion excitée dans son cœur !

Justifier, par un écrit public, une agression aussi injuste que violente, dont sa patrie est l'objet, *est une trahison* ; d'accord : mais il s'agit précisément de décider si c'étoit *une agression injuste & violente* ? & si, au contraire, la conduite des Gènevois étoit une méfiance injurieuse, une provocation imprudente : si, après tant de promesses solennelles de ne pas toucher à leur indépendance, cette conduite étoit une obstination qui pouvoit attirer, sur leur ville, les plus terribles calamités,

calamités, chercher à les dissuader, *lorsque tout faisoit craindre les horreurs d'un siège*, n'étoit-ce pas faire l'office d'un bon citoyen ? Voilà la question, & la seule à laquelle il falloit répondre. Nous ne cherchons point ici à polir des phrases, ni à arrondir des périodes ; mais nous laissons à tout lecteur impartial à décider, de quel côté sont les raisonnemens, & de quel côté les déclamations.

Veillez ici, Monsieur, remarquer l'inconséquence de notre auteur : tantôt son adversaire est un être méprisable, dont *les moyens* sont trop *faibles* pour qu'on ait rien à en redouter ; & quand il faut le rendre odieux, c'est un *traître*, un homme *atroce*, qui s'élève contre sa patrie au moment du danger : vous croiriez alors que son écrit pouvoit avoir quelque influence sur l'événement ; rien n'indique assurément qu'il eût lui-même une telle présomption ; deux motifs avoient dirigé sa plume : l'un, de disculper le peuple de Genève auprès de ceux qui blâmoient sa conduite ; l'autre, de justifier, auprès de ses admirateurs, les individus Gênois qu'on accusoit d'être ennemis de leur patrie, parce qu'ils improvoient son aveuglement : *Les Gênois*, disoit-il, *sont-ils des opprimés dont nous devons admirer le dévouement ? ou des insensés dont il faut*

punir la démence ? Ou plutôt, des victimes égarées par l'Aristocratie, en faveur desquelles il faut solliciter la miséricorde d'une Nation généreuse ? Vraiment, en prenant même le microscope de l'envie & de la haine ; fût-on, même, *un de ces hommes petits & jaloux, que la supériorité des autres désole ; pour qui les vertus auxquelles ils ne peuvent atteindre, sont un ver rongeur :* un de ces hommes, en un mot, que notre Auteur dépeint si bien, qu'on seroit tenté de croire, ou qu'il les fréquente ordinairement ; ou, qu'il a puisé ces traits au fond de son cœur, dans un de ces momens impérieux où la conscience parle, en dépit de nos efforts pour lui imposer silence ; fût-on, dis-je, un de ces hommes ; il est impossible de voir de la trahison dans ces motifs ; & l'on comprend très-bien, au contraire, comment un citoyen honnête, qui aime sa patrie, attristé d'entendre, chaque jour, représenter autour de lui les choses sous un faux point de vue, a cru lui payer sa dette, en détrompant les étrangers.!

Mais pour le mieux juger, parcourons encore une fois son ouvrage : quel étoit son système ?
 “ La méfiance des Gênois justifioit, selon lui,
 “ celle des François ; exposer la ville à un siège,
 “ après la déclaration expresse du Conseil de
 “ France, étoit, à son avis, une conduite que

“ rien ne pouvoit justifier ; mais elle ne devoit
 “ être attribuée qu’aux Aristocraties voisines &
 “ alliées, qui redoutent l’influence de la Révo-
 “ lution Française.” Quelles étoient ses con-
 clusions ? *S’il devient nécessaire de chasser les*
Suisses de Genève, ses habitans seront traités, non
comme un ennemi obstiné, mais comme un peuple
égaré par ses chefs : nous le demandons de la justice,
autant que de la générosité des François. Quels
 étoient ses vœux ? il en formoit pour l’univers
 entier : il soupiroit après le moment où *les loix*
de la guerre ne seront plus regardées que comme des
conventions des brigands : où la diplomatie ne fera
 plus une lutte de fripons adroits : il en formoit
 pour Genève : “ Que nous puissions *transmettre*
 “ à nos descendans l’indépendance que nous avons
 “ reçue de nos ancêtres !” Qu’elle n’éprouve point
 de ces *renversemens*, dont, *grâces au Ciel, nous*
n’avons pas besoin ! que son commerce prospère !
 qu’elle évite de devenir *le théâtre de la guerre !*
 que la menace *échappée* au Pouvoir Exécutif de
 France pût être rappelée ! que nous fassions *une*
Constitution à notre goût, sans influence étrangère !
que tout agitateur soit banni de notre sein ! Tels
 étoient ses motifs, son système, ses conclusions,
 ses vœux : tel est l’exaët résumé de cet ouvrage ;
 certes j’ai peine à voir dans tout cela de l’*atrocité* ;
 Mais qu’ils font à plaindre ceux qui, en écrivant,

ont toujours sur leur papier, un miroir qui leur réfléchit leur propre ressemblance !

Voyons s'il nous sera aussi facile de repousser l'accusation d'*ignorance* qu'on nous prodigue avec tant de profusion.

Nous remarquerons d'abord, que, malgré notre *ignorance*, M^r de St. Olyth emprunte les raisonnemens de notre *platte diatribe* : Genève étoit exposée à être successivement prise & reprise, parce qu'elle pouvoit tenter l'une ou l'autre des Puissances belligérentes : c'est précisément ce que nous avons dit ; & nous en tirions cette conclusion, qu'il falloit éviter avec soin de donner de l'ombrage à l'une, ou à l'autre : les lettres de Paris n'annonçoient point que le Général Montesquiou fût autorisé à occuper Genève, s'il l'estimoit convenable à son armée, mais, s'il le jugeoit nécessaire, d'après sa responsabilité ; c'est-à-dire, si le moment venoit où l'on pût lui reprocher d'avoir négligé son devoir en ne l'occupant pas ; or, ce ne pouvoit être son devoir de le faire ; ni, par conséquent, il ne pouvoit être responsable de ne l'avoir pas fait, tant que Genève, à l'abri des traités, restoit neutre. Ce ne pouvoit donc être que dans le cas qu'il l'auroit vue devenir une place d'armes, ou un foyer d'intrigues contre la France. Et si l'on veut lire avec attention

& bonne-foi, le rapport de Brissot, & la discussion à laquelle il donna lieu, le 18 Octobre, on y verra la vérité de notre assertion. *Sans doute, dit-il, il peut y avoir des circonstances, où la violation des traités, & notre sûreté, pourroient nous autoriser à occuper le territoire de Genève ; mais, plus bas, nous ne voulons pas les violer les premiers :* Tous ces avis venus de Paris, étoient donc des motifs de plus, pour des Magistrats sages, de ne pas trop chatouiller la France.

Mais, *dans de telles circonstances, un Genevois pourroit-il faire un crime à ses Magistrats d'avoir eu recours à ces mêmes précautions, qui, dans les anciens tems, ont tant de fois préservé l'indépendance de sa patrie ?* Non, sans doute, si cette indépendance étoit attaquée ; mais l'étoit-elle ? Voilà la question qu'il faut résoudre : l'étoit-elle, sur-tout, après les déclarations réitérées de la France ? Supposons que les craintes eussent été réelles d'abord ; car il faut convenir qu'il n'est pas en notre pouvoir de n'avoir pas peur : plusieurs ont été allarmés de bonne-foi, sans connoître les motifs secrets de ceux qui les allarmoient ; en pareil cas la défense de soi-même va avant tous les traités ; & le dévouement de plusieurs Genevois est vraiment digne d'éloges ; mais la cause de ces craintes cessant une

ois, qu'est-ce qui pouvoit encore prolonger les négociations, quand elles devoient se borner à ces deux mots: " Nous n'entrerons pas, mais ils fortiront."

Pourroit-on blâmer les Magistrats, quand *c'est d'après le vœu public, librement exprimé, que ces précautions ont été adoptées*? Mais, encore une fois, nous nions que le *vœu public* ait été *librement* exprimé. Je vous le demande, Monsieur, est-ce d'ignorance, ou de mauvaise foi, qu'il faut accuser celui qui pose toujours pour base de son argument, ce qui est en question?

Nous n'avons point encore abordé la discussion des traités; & c'est-là, sans doute, où M^r de St. Olyth croit nous écraser du poids de son érudition. Il feroit trop long de transcrire ici sa discussion; mais nous invitons le lecteur à la relire avant de nous suivre plus loin; & quand il aura respiré, nous le prierons de remarquer,

Comment raisonneoit le Gênevois du *Morning-Post*: *Nous supposerons*, disoit-il, *que Genève avoit le droit de faire ce qu'elle a fait; &c. . . du moins, que dictoit la prudence, aux Magistrats d'un peuple foible? &c.... sur-tout, si sa foiblesse est telle, qu'il ne puisse espérer d'autre succès qu'une ruine glorieuse, il ne faut pas moins que la crainte de l'esclavage, pire mille fois que la mort, pour*

justifier une résolution désespérée ; or, où étoit cette nécessité cruelle ? Voilà comment, d'abord après l'exposition des faits, la question étoit posée : c'est-à-dire que, tandis que d'autres l'envisageoient du côté des traités, un citoyen a voulu l'envisager sous un autre point de vue ; en supposant la conduite de Genève fondée *en droit*, il en a examiné les motifs & les conséquences : quelle réponse M^r de St. Olyth fait-il à ces raisonnemens ? trois pages de fatras diplomatique, pour prouver ce qu'on ne lui contestoit pas. Monsieur, est-ce ignorance, est-ce mauvaise foi ? Et que faut-il penser des épithètes qu'il prodigue à cette occasion ? On seroit un *sot*, si l'on s'avisoit de parler de ce qu'on ignore ; on seroit même un fripon, si, en citant les traités, on les tronquoit, on en tordoit le sens, comme nous allons bientôt en convaincre notre *vrai Gènevois* ; mais on peut être un homme très-instruit, & très-utile, sans avoir fait de la diplomatie son étude principale : on peut connoître les traités ; & dans un pays étranger, voué à des occupations d'un genre différent, n'ayant pas les pièces sous les yeux, ne pas se foucher d'en parler, par la crainte de commettre des erreurs : & appeller un homme un *impudent*, parce qu'il a prétendu, comme son adversaire après lui, que la question *n'avoit pas même*

besoin de l'appui des traités, est-ce ignorance ? est-ce mauvaise foi ?

Nous avons appelé les traités *des monumens de l'astuce des cabinets* : cela fournit à M^r de St. Olyth une occasion de faire sa cour aux Aristocraties Helvétiques, que nous sommes d'autant moins enclins à lui envier, que l'abondance de l'encens qu'il leur accorde, feroit volontiers soupçonner, de sa part, le besoin, comme le désir, d'expier des torts antérieurs : & que nous sentons d'ailleurs, qu'on peut avoir de fort bonnes raisons pour ne point désirer de changemens dans le système de la diplomatie ; rendue à la franche loyauté qui devroit la caractériser, elle feroit vivre moins d'intrigans ; & ce seroit un mal pour ceux qui, *avec tant de raisons de ne se mêler de rien, se mêlent cependant de tout* ; mais si, jusqu'à présent, les traités ont presque toujours renfermé des clauses obscures ou équivoques, source perpétuelle de querelles : si, toutes les fois qu'une rupture éclate entre deux puissances, chacune les invoque en sa faveur : si, dans cette occasion en particulier, il est vrai que Brissot, & M^r de St. Olyth, discutant les mêmes traités, tirent, des mêmes expressions, des conséquences tout-à-fait opposées, comment, à la fin du 18^e siècle, ose-t-on accuser d'impudente légèreté celui qui les appelle des monumens

numens de l'astuce des cabinets ? Légèreté ! nous voudrions pouvoir supposer que M. de St. Olyth est dupe de la même illusion qui, lorsqu'un fleuve rapide nous entraîne, nous persuade que c'est le rivage qui fuit : car, en l'entendant parler de légèreté, vous croiriez entendre une *girouette*, qui, pour dissimuler aux autres sa versatilité, insulte le clocher immobile qui la voit tourner à tout vent.

Mais, dira-t-on, tout en déclinant la question des traités, l'auteur s'est permis lui-même de les amener en preuve : il a cité celui de 1782 ; & l'a mal cité.

1^o, S'il l'a cité, ce n'est pas qu'il ne l'ait en horreur ; mais seulement pour faire apprécier, à sa juste valeur, cette tendresse qu'ont tout d'un coup sentie pour leur patrie, les Aristocrates Genevois : ils ont adoré les fleurs de lys ; ils ont même, par leurs intrigues, (ce qui est bien remarquable,) rendu inutiles les efforts que fit, il y a quelques années, un Magistrat dont Genève chérira toujours la mémoire, pour la faire incorporer, comme un 14^e Canton, dans la ligue Helvétique : il ont fait flotter dans Genève les enseignes Françaises : ils ont été François dans le cœur, tant que, en intrigant auprès du Cabinet de Versailles, ils se sont flattés d'éluder,

dans leur patrie, la force de l'opinion publique ; & les François font à leurs yeux des ennemis, dès qu'ils ont renoncé à se mêler de nos affaires.

2°, Il est vrai que, citant malheureusement de tête, l'auteur s'est rendu coupable d'une inexactitude, en disant que cet Edit impoisoit aux Genevois l'obligation de ne JAMAIS fermer leurs portes aux trois puissances garantes ; mais nous allons transcrire ici les mots du texte, & vous jugerez, Monsieur, si le sens est, ou n'est pas le même : & comme M. de St. Olyth fait les traités par cœur, s'il arrivoit que vous remarquassiez, dans sa citation, quelque réticence essentielle, ce ne fera pas à son ignorance que vous l'attribuerez. Ce n'est point dans l'Acte de Garantie qu'il faut chercher, c'est dans le Tit. II. DU CONSEIL GÉNÉRAL, Art. I. *Le Conseil général a le pouvoir d'agréer, ou rejeter toute introduction de troupes étrangères, qui lui sera proposée ; à la réserve toutefois de celles des Augustes Puissances Garantes, dans les cas relatifs à la garantie ; ET À L'EXÉCUTION DES ANCIENS TRAITÉS.* L'omission de ces deux mots, qui tranchent la question, est-elle l'effet de l'inadvertence ? ou niera-t-on que la dispute actuelle ne roule sur l'exécution des anciens Traités ? Voilà ce qu'avoit statué l'infâme Edit de 1782 ; & le début de la Préface nous apprend que les Plénipotentiaires y ont travaillé sur les

mémoires qui leur ont été remis par les Commissaires des Petit & Grand Conseils ; & bien loin que ceux-ci eussent réclamé contre cet article, les mêmes Plénipotentiaires disent, page 4, qu'ils ont eu la satisfaction de trouver chez les Commissaires des Petit & Grand Conseils, des dispositions conformes aux sentimens qui les animoient. Maintenant, Monsieur, jugez combien le faux, car je m'indigne de l'appeller, même par ironie, le vrai, Gênois, a compté sur la légèreté, ou sur la confiance de ses lecteurs, en espérant qu'une réticence aussi perfide les persuaderoit, sans recherche ultérieure, de l'ignorance & de la mauvaise foi de son adversaire.

Vous sentez déjà, Monsieur, combien d'éloges méritent la justesse de raisonnement, la véracité & l'intégrité des intentions de l'Auteur du *Pour* & du *Contre*. Voici quelques autres traits, qui vous mettront encore plus en état de l'apprécier.

En parlant de cet Edit de 1782, que nous avons dit n'avoir jamais été *formellement aboli*, il dit que le Code de 1791, cet enfant de sa prédilection, mort malheureusement en nourrice, mort sans que son père ait eu du moins la consolation de recevoir ses derniers soupirs ; que ce

Code renfermoit une multitude de sanctions diamétralement contraires à cet Edit, & incompatibles avec son existence ; mais il faut distinguer dans cet Edit, les loix qu'il renfermoit : elles ont été changées ; & l'intervention des Puissances qu'il sanctionnoit : or un homme si savant n'ignore pas que cette partie de l'Edit ne pouvoit être abolie que du consentement des parties contractantes ; & cette tâche sur la République n'a été effacée, du côté de la France, que par les Décrets de la Convention Nationale ; jusqu'alors, aux termes de l'Edit, Genève ne pouvoit fermer ses portes à ses troupes, dans les cas relatifs à l'exécution des anciens traités ; & lorsque les patriotes Gênois demandoient, pour préliminaire de tout arrangement, qu'on négociât, sur cet article, auprès des Puissances, on leur a toujours répondu : *Le moment n'est pas favorable.* Nous accusera-t-on d'exagérer, si nous disons que l'auteur est toujours à côté de la question ?

Quand, par exemple, nous avons dit que, depuis que Genève a manifesté le désir de mettre fin à ses divisions, elle n'a pas eu de plus grand ennemi que Berne, il nous oppose les félicitations que Genève reçut de ce Canton, en 1789 ; mais a-t-on oublié ce qu'étoit cet Edit de 1789 ? Et quand, après le premier moment d'yvresse

qu'il causa, par comparaison avec l'esclavage qui l'avoit précédé, de nombreuses réclamations demandèrent des formes plus populaires, n'est-il pas de notoriété publique qu'on donnoit toujours pour réponse, "La crainte que les Cantons ne le vissent de mauvais œil?" Cette grossière équivoque, à quoi faut-il l'attribuer? Est-ce ignorance? Est-ce mauvaise foi?

Ailleurs, pour éviter l'argument irrésistible, tiré du traité de Soleure en 1579, d'après lequel l'Ambassadeur de France devoit être consulté sur l'introduction des troupes Suisses à Genève, notre auteur l'interprète sans doute de la manière la plus adroite: vous croiriez que *ce n'est qu'en considération de la liaison de Genève avec la Suisse, dont elle étoit la clef, que la France voulût bien la comprendre dans la paix perpétuelle de la Couronne de France avec les Suisses*, par égard pour ces derniers; que, par conséquent, c'étoit sans aucun motif de considération personnelle qu'elle consentoit à payer ces troupes; & que ce n'étoit que pour éviter à la France *des frais inutiles, ou superflus, que son Ambassadeur devoit être consulté*. Nous n'avons pas assurément affoibli son argument; & pour en montrer la solidité, nous citerons ces mots du préambule, qu'il a sans doute oubliés; (car vous ne devez pas

perdre de vue, Monsieur, qu'il connoît à fond les traités, leurs différentes clauses, & les circonstances, soit de temps, soit de position locale, qui en ont été les motifs :) il dit que c'est *pour obvier aux entreprises & desseins, qui se pourroient faire sur icelle, pour la surprendre & faire changer de main, & par conséquent* CLORRE ET INTERDIRE CE PASSAGE, QUI, DE TOUT TEMS, A ÉTÉ LIBRE ENTRE LESDITS ROIS DE FRANCE, ET SEIGNEURS DES LIGUES : or ce traité, qui montre, ce semble, assez clairement que la France protégeoit la liberté de Genève, *pour que le passage lui en restât libre*, a été maintenu, ou réservé, ou reconnu, en 1584 : en 1603, dans celui de St. Julien : en 1606, quand Zurich en devint une partie contractante ; en 1743, lorsque Genève, effrayée du voisinage des Espagnols, reçut garnison Suisse, sans consulter, il est vrai, mais après avoir pressenti, la Cour de France, & son Résident à Soleure, dont la réponse équivaloit à un consentement, telle étoit encore l'opinion qu'on avoit à Genève de cet Edit de 1579, qu'on a voulu à présent représenter comme tombé en désuétude, que sur 1257 votans, cet avis n'obtint qu'une majorité de 69 suffrages : enfin, ce traité est spécialement réservé dans celui de 1782.

C'est avec la même bonne foi qu'en citant le traité de 1584, par lequel les Cantons de Zurich & de Berne sont tenus d'envoyer à Genève les secours dont elle a besoin, CONTRE QUI QUE CE SOIT, l'auteur s'est dispensé d'ajouter ces mots : dans les cas où elle seroit attaquée, dommagée, molestée, ou assaillie : encore un coup, est-ce ignorance ? est-ce mauvaise foi ? On nous accuse d'impudente légèreté, pour avoir décliné une dispute sur des sujets dont nous avouons n'avoir pas fait notre étude ; ou que nous regardions comme étrangers à la question principale ; quelle épithète faut-il donner à celui qui n'a étalé sa science, que pour mieux tromper ses lecteurs en les éblouissant ?

Plus loin, il nous accuse d'avoir dit que *les Genevois permettent aux ennemis de la France de faire de leur ville une place d'armes contre la France.* Nous n'avons dit cela nulle part ; nous avons dit que c'étoit là ce que les François vouloient prévenir : & quant à la neutralité des Suisses, résolue dans les Diètes de Fravenfeld, & d'Arau, outre qu'elle n'étoit pas encore connue officiellement, c'est précisément une attaque provoquée par Genève, comprise dans cette neutralité, qui l'auroit nécessairement fait rompre : & pour parler clair,
c'est

c'est d'entraîner ainsi les Suisses, malgré eux, dans une guerre avec la France, que nous soupçonnons avoir été le but des Aristocrates de Genève, & de Berne, à qui cette neutralité ne plaisoit pas. Quand on prétend repousser ce soupçon en alléguant *la nature & la force des relations qui attachent les Genevois, & sur-tout les Aristocrates, au sort de la France*, on suppose donc que le lecteur ne saura pas se transporter en arrière à l'époque dont il s'agit : on suppose qu'il a oublié la concordance de toutes ces manœuvres avec le moment où l'on croyoit Dumourier enveloppé ; où toutes les faces aristocrates rayonnoient de plaisir ; où toutes les bouches adulatrices du despotisme entonnoient des cantiques de jubilation : on suppose, en un mot, qu'il a oublié que le moment étoit venu où il n'y avoit pas jusqu'à l'Ane, qui n'osât donner un coup de pied au Lion. Quand on dit que *Genève étoit alors le seul des Etats de l'Europe qui eût reconnu le Résident de France*, on espère encore tromper le lecteur ; on ne dit pas que les Suisses furent appelés le 24 Septembre au matin, & le Résident reconnu le 26 au soir, lorsqu'il faisoit déjà ses malles, & que les troupes Françaises étoient déjà à Carouge. Et d'une démarche dictée par la peur, on veut se faire un mérite !

Enfin,

Enfin, Monsieur, une grande question reste à décider : est-ce, en effet, le vœu du Peuple Gènevois, qui a été exprimé par l'attitude guerrière qu'a pris cette ville ? S'il faut en croire Mr. de St. Olyth, nous avons dit *que 1000 soldats de la Légion avoient SEULS voté avec les Magistrats ; & cette légion étoit de 3000 ; nous n'avons dit cela nulle part ; & si même nous avons fait erreur sur le nombre, il avoue lui-même que pour cette cérémonie militaire, le nombre ordinaire de 1600 fut augmenté* : en effet, augmenté ; car cette légion est composée de 16 compagnies de 70 hommes chacune, ce qui ne donne que 1120. Mais, pour éviter toute équivoque, qu'il ait la bonté de nous dire de quelle manière il veut que nous recueillions l'expression de l'opinion publique ? Est-ce en consultant les soldats sous les armes, ou les citoyens en Conseil général ? Si c'est les soldats sous les armes ; non-seulement nous pourrions lui répondre, que des jeunes gens rangés en bataille ont pu facilement être séduits par un moment d'enthousiasme, dont l'ardeur, pour être noble dans ses motifs, n'en est pas moins, peut-être, imprudente : sur-tout lorsque leurs Magistrats réveilloient leur point-d'honneur, en se présentant comme des victimes dévouées : sur-tout lorsque, pour rendre les patriotes impopu-

lares, on les reptélenoit, par une atroce calomnie, comme voulant avignonner Genève ; mais d'ailleurs, nous lui répondrons qu'en 1782, nous étions 7000 hommes sous les armes ; & cependant, disoient les Aristocrates d'alors, nous ne formions ni la majeure, ni la saine partie de la Nation. Est-ce en Conseil général qu'il faut consulter l'opinion publique ? Osera-t-on, dans ce cas, soutenir que 1100 personnes forment la majorité du peuple Gènevois ?

Mais qu'avons-nous besoin de ces argumens, maintenant que des événemens inattendus ont démontré si clairement la fausseté des assertions du Gènevois de St Olyth ?

Il avoit trouvé moyen d'insérer un pompeux éloge de la Constitution, qu'une coalition de 900 personnes donna à Genève en Novembre 1791 ; & dès-lors, selon lui, il n'existoit plus qu'un parti à Genève, parce que, *qu'elle qu'eût été la vérité des opinions, chacun avoit eu le tems & les moyens de présenter ses idées, de les appuyer, de les faire valoir, &c.* Veuillez, Monsieur, relire ce morceau : il avoit besoin de ce tableau vraiment pathétique, pour se faire pardonner l'adulation qu'il venoit de prodiguer aux Magistrats : il en avoit besoin pour jeter de l'*odium* sur son adver-

faire, en l'accusant de *ressusciter de vieilles querelles* ; il est fâcheux pour lui que des assertions ne soient pas des preuves ; que chacun, en le lisant, & admirant cette complaisance paternelle, se soit écrié comme par instinct : *Vous êtes Orfèvre, M. Joffe !* Il est fâcheux qu'il soit FAUX que chacun ait eu *le tems & les moyens de présenter ses idées, &c.* Puisqu'ils n'ont eu pour cela que quelques mois, trop peu sans doute pour un ouvrage qui devoit assurer le bonheur de la postérité, & pour des hommes occupés, à qui ces matières ne sont pas familières ; encore, ne paroissant que successivement, on étoit obligé de différer de juger certains articles, jusqu'à ce qu'on eût vu le tout : cet ouvrage étoit renfermé dans 2 gros volumes, grand 8° : les citoyens demandoient à l'approuver, ou rejeter, livre par livre ; & il fut présenté à leurs suffrages *in globo* : on assembla, il est vrai, le peuple par quartier ; mais les discours de ceux qui essayèrent de parler dans ces assemblées, furent étouffés par la garrulente loquacité du père de ce Code : Si l'on demandoit de l'examiner *à tête reposée*, on pouffoit le bavardage le plus indécent jusqu'à offrir de faire apporter des *oreillers* : il ne fut approuvé qu'à une très-petite majorité, il y a à peine un an ; & les querelles que, selon notre auteur, il termina, il les appelle *de vieilles que-*

relles : enfin, dans le moment où nous parlons, tous les ordres de l'Etat le foulent aux pieds ; & les excès même qu'on dit régner en cet instant à Genève, & qu'on se plaît à exagérer, prouvent au moins combien peu on y étoit content, & aident à se former une idée de la véracité de M^r de St Osyth.

Comme vous, Monsieur, je pensois, combien on seroit fondé à lui retorquer sa fade ironie : comme vous je pensois, qu'il n'indiquoit pas dans son écrit le caractère Gènevois. En effet, le Gènevois est ambitieux, ardent, fier, & persifleur ; il n'est ni faux, ni brutal ; mais M^r de St Osyth est peut-être un de ces Genevois *heureusement très-rares dans leur espèce*, qui, après avoir conduit leurs concitoyens au bord du précipice, abandonnèrent la cause qu'ils les avoient engagés à embrasser ; & ont fait ensuite leur paix, aux dépens de ceux dont ils furent l'idole ; & en courtisant ceux dont ils furent victimes : un de ces Gènevois qui n'ont parcouru les différens pays, que pour prendre dans chacun ce qu'il y avoit de plus mauvais : qui ont promené leurs intrigues de théâtre en théâtre, fait commerce de leurs opinions politiques ; & qui, démasqués par-tout, rejetés par-tout, se vengent sur ceux dont la conduite toujours conséquente, fait la

cenfure de la leur : fur ceux qui, fans manquer aux égards, ne purent jamais leur faire la cour dans le tems de leur grandeur éphémère, parce qu'ils ne purent jamais leur accorder leur confiance, & qu'une obfcurité utile, & honnête, leur paroît infiniment préférable, à une célébrité achetée par des apoftafies.

Si vous trouviez, Monsieur, ce portrait trop fèvre, pensez à l'indignité d'un homme qui trouve l'Auteur du *Morning-Post*, celui qui défire de voir s'éloigner de fa patrie le fléau de la guerre, qui le trouve plus coupable que ceux, s'il y en a, qui, rangés fous les étendards de l'ennemi, venoient, nouveaux Coriolans, plonger le couteau dans le fein de leur mère : Il plaint l'*aveuglement* des uns ; il dénonce l'autre comme un homme *atroce*.

Plaignons la patrie où retourneroient déployer leurs funeftes talens, des hommes qui peuvent, aveuglés par leur haine, outrager à ce point la vérité & la morale ; ou plutôt, espérons que les Gènevois, en effaçant, comme ils viennent de le faire, ces miférables diftinctions, qui d'un peuple faisoient fix peuples, ont ôté tout aliment à l'intrigue ; & arraché toutes les racines, étouffé toutes les femences des divifions qui, trop long-

temps, les déshonorèrent : Espérons que la France, ne pouvant plus y voir ce foyer d'intrigues, qu'y entretenoient quelques ambitieux, ne nous suscitera plus de difficultés ; que les agitateurs n'ayant plus de prétexte, redeviendront ce qu'ils eussent toujours dû être, des hommes nuls, méprisés de tous les partis, qu'ils servirent, & jouèrent successivement : Au sein de la paix, comme des poissons hors de leur élément, la tranquillité de leur patrie *fera leur tourment*, si les vertus qu'elle fera éclore, ne servent pas à les corriger : Espérons que les orages qui ont éclaté, qui, pour quelque tems, éclateront peut-être encore sur notre horizon, ne serviront qu'à purifier notre atmosphère politique, de tous ces êtres *venimeux* qui naissent dans le trouble, comme les insectes dans une longue sécheresse ; & que Genève, exempte à jamais de ces commotions qui menacent de tout ébranler autour d'elle, sera contente de vivre petite & heureuse, célèbre par son industrie, ses vertus, & ses productions littéraires.

Je suis, Monsieur, &c.

Londres, 15 Décembre, 1790.



